

diversité

Revue d'actualité et de réflexion pour l'action éducative

1^{er} TRIMESTRE 2015

N° 179

HABITER L'ÉCOLE OUVERT, LIEU FERMÉ ?

ENTRETIENS

Michel Lussault
Serge Renaudie

CANOPÉ
EDITIONS

Entretien avec **Serge Renaudie**

« ... un ensemble d'espaces continus où s'organisent des appropriations libres »

Serge Renaudie, architecte, urbaniste et paysagiste, a réalisé de nombreux projets urbains.

Entretien réalisé par **Régis Guyon** en septembre 2014.

Régis GUYON. Les trois disciplines par lesquelles vous vous présentez ici ne sont pas toujours, a priori, articulées dans les projets. Votre approche intègre cependant ces différentes composantes de l'espace, en tenant compte évidemment de toutes les contraintes mais aussi des usages et des interactions entre les habitants. Comment cette articulation vous est-elle apparue comme une nécessité dans votre travail ?

Serge RENAUDIE. Cette nécessité m'est apparue progressivement. D'abord parce que j'ai travaillé très tôt avec un architecte qui abordait l'architecture par la ville, Jean Renaudie, mon père ; ensuite parce j'ai été amené à faire de l'urbanisme dans le cadre de la politique de la Ville et que cela m'a amené à étudier des tissus existants, qu'ils soient très anciens ou de la période moderne. Ainsi, après avoir abordé les très grands projets que l'on construisait *ex nihilo*, je suis rentré dans le tissu existant pour voir ce qui n'avait pas marché, ou ce qui pouvait marcher et comment on pouvait redonner un sens à ces « machines » existantes. Depuis, à force de me promener, j'ai intégré dans mon

**en travaillant sur le vide,
on inverse le point de vue**

approche la notion de vide : quand on est dans le vide, il n'y a plus que le paysage, et l'architecture s'efface. Aujourd'hui, il me semble que la question n'est plus tant de savoir si la façade est belle, si son écriture est contemporaine, néoclassique ou néo-contemporaine, néomodernisme, mais plutôt d'habiter ce vide, de s'inscrire dans le vide de la ville, dans les relations, dans les énergies, dans les liaisons que le vide autorise. Le vide, c'est ce qui réunit tout un chacun par l'air que nous respirons et c'est ce qui pénètre partout. C'est donc une manière d'inverser le regard, mais aussi d'inverser la prétention à intervenir dans ce vide.

R. G. Ce vide, est-ce que c'est le vide qui correspond à rien, ou est-ce que c'est le vide où il y a tout ?

S. R. C'est une vieille question philosophique. L'Occident n'a pas intégré la notion de vide comme l'Asie l'a intégrée. En Asie, elle ne pose pas de question, ce n'est pas le néant, c'est l'existence. Mais ce n'est pas l'existence matérialisée, c'est le « potentiel » si l'on veut ; c'est l'indicible aussi car il n'y a pas besoin d'en parler, c'est là, et cela ne se nomme pas, on n'a pas besoin d'en faire un dieu. On n'a même pas besoin d'interdire de le représenter car ce n'est pas le sujet, on a dépassé la question sur laquelle, je crois, l'Occident est resté coincé. Il y a bien quelque chose qui existe, qui réunit tout le monde – d'autres diraient c'est l'Humanité, le

fait que l'on soit tous humains. En travaillant sur le vide, on inverse le point de vue. Chez nous, en Occident, on ne travaille pas vraiment sur les énergies dans la ville, que l'on confond avec les déplacements. Le vide, ce sont les énergies, et les énergies sont le vide. En travaillant sur ce qui fait énergie dans la ville, on ne résonne pas seulement en termes de flux, mais aussi sur ce qui fait que tel endroit, tel quartier se referme, pourquoi tel quartier dépérit, pourquoi les forces en présence n'arrivent plus à fonctionner... On travaille sur la vitalité qui fait que les choses, les événements, etc., existent. En Occident, on travaille sur les pleins, on pose des volumes, et avec ce qui reste vide, on essaie de faire au mieux, on s'arrange. En intervenant effectivement dans la ville, mon sujet n'était plus d'intervenir par les pleins mais d'intervenir d'abord par les vides ; c'est le vide qui définit ce qu'il y a à bâtir. En instaurant une place

**en instaurant une place au vide,
on caractérise des espaces continus dans la ville**

au vide, on caractérise des espaces continus dans la ville, des espaces traversés par les énergies, les flux, les occupations humaines diverses... par les relations complexes qu'entretiennent les hommes entre eux.

R. G. C'est donc un principe qui se vérifie concrètement, par une méthodologie ?

S. R. En agissant avec cette sorte de méthode, vous êtes obligé d'abandonner toute dichotomie entre ce qui pourrait être vide et plein, sinon cela ne fonctionne plus. Vous partez du principe que tout est vide et ce qu'il faut regarder, c'est tout ce qui se déploie dans le vide à l'intérieur d'un bâtiment, vers le vide de la place, le vide de la rue, le vide de l'autre place, etc. Et c'est cette réflexion, cette approche un peu à l'envers de ce que l'on fait habituellement, qui fait que vous abandonnez toute dichotomie qui consisterait à dire c'est beau, c'est laid, c'est bon, ce n'est pas bon... C'est la même chose concernant un dysfonctionnement ; le dysfonctionnement peut être considéré comme un problème (avec sa solution). Mais

Photos : Aménagements urbains et paysagers, Atelier Ville Paysage

Pages 12, 13 et 17 : Quartier Floréal-Saussaie-Courtille, Saint-Denis (93), 2002-2012



c'est avant tout un fonctionnement autre que celui que l'on avait espéré et planifié. Maintenant, ce n'est pas forcément parce qu'un dysfonctionnement est également un fonctionnement qu'il est acceptable en l'état ; mais il ne faut pas considérer qu'il y a erreur. Il n'y a jamais erreur ! Vous ne jugez plus, non pas parce qu'il est immoral de juger, mais parce que cela ne sert à rien dans ce domaine. D'abord, cela supposerait que vous possédiez la vérité sur la ville – et la vérité, si elle existe, ce sont les habitants qui l'expérimentent. Et surtout, ce qui est plus intéressant, c'est de rentrer à l'intérieur de ce qui se passe, de voir pourquoi certains considèrent que ce qui est en place est grippé, pourquoi d'autres considèrent que cela n'est pas totalement grippé, etc. Puis tout d'un coup, vous allez construire sur la ville un autre regard que celui qui aurait consisté à juger.

R. G. Du point de vue de l'un des acteurs qui nous importe ici, celui des enfants, des jeunes, quelle place leur accordez-vous dans votre conception de l'espace ?

S. R. À ce stade, les enfants n'ont pas une place vraiment différenciée des autres. Ils arrivent quand on travaille sur la réalisation, quand on commence à travailler sur l'espace, que l'on commence à spécifier la manière dont on va demander au vide de s'arrêter un moment, de se reposer en quelque sorte, que ce soit autour d'un étang, sur une place, sur un jardin, dans un parc, au milieu de la ville, dans des relations entre deux quartiers, etc. Là aussi, il faut rester très dynamique et dans le changement, puisqu'un enfant est voué – et souvent, c'est le temps du projet – à ne plus être un enfant. Il faut donc savoir se saisir de cette chance-là : un enfant va grandir et donc, le faire participer comme enfant pour qu'il puisse en bénéficier quand il sera adulte. Mais la chose la plus difficile à faire, c'est de réussir à convaincre ceux qui s'occupent des enfants de la possibilité de travailler avec eux.

À Saint-Denis, on travaille à l'amélioration du quartier Floréal-Saussaie-Courtille depuis quatorze ans. Au début, on a commencé à travailler avec les enfants des centres aérés qui ont fait une très belle maquette, leurs animateurs ont travaillé merveilleusement bien et les enfants ont fait le programme, un vrai programme : ils ont imaginé la forme qu'ils souhaitaient donner aux bâtiments, ils en ont dessiné en terrasses, en pyramide. Comme leur terrain de foot était toujours



inondé – ce qui était normal car il était en contrebas –, ils en ont fait un lac avec des pêcheurs et leur terrain de foot, ils l'ont mis sur un plateau pour le protéger. Quand on a vu cela, je dois dire que j'ai été fasciné car il y avait tout dedans, et l'on a alors promis que l'on réaliserait tout. Quatorze ans plus tard, ces enfants sont devenus adultes. Nous avons eu la chance de recevoir ce regard des enfants et c'est une source inestimable. Les enfants avaient une vraie logique de l'occupation de l'espace, qui n'était pas encombré par telle idée du voisin, ou telle autre selon laquelle « moi je paie plus cher, je veux une barrière », ou encore des questions autour de la voiture... Ils étaient dans l'usage de l'espace, et d'un espace continu. Et c'est là que nous sommes rejoints par l'idée du vide, car seul le vide est continu. Les enfants étaient et vivaient dans cet espace vide, dans lequel ils installaient des éléments, des éléments en lien avec d'autres, dans une pensée et une pratique spontanée de la continuité.

R. G. En tenant compte des contraintes et de leur propre volonté de faire cet espace le leur ?

S. R. Nous l'avons fait dans cet esprit effectivement, et il est de fait le leur. Mais cela n'a pas été simple car nous sommes intervenus au moment où il y a eu de nouveaux dogmes sur la ville, sur les quartiers en difficulté qu'il fallait résidentialiser, c'est-à-dire refermer. J'étais contre ces conceptions car l'intérêt de cet urbanisme de barres et de tours, s'il y a bien un seul intérêt, c'est l'espace, et la liberté d'y circuler et d'y jouer. Enfant dans les années 1950-1960, j'aimais les espaces libres entre les tours et les barres du quartier de la Glacière, à Paris, parce que, à la différence des quartiers haussmanniens, on se sentait libres de jouer et d'engager des aventures.

R. G. Aujourd'hui, on met au cœur des projets la participation des habitants, on parle de « ville participative ». Est-ce que vous vous inscrivez dans cette perspective ?

S. R. Quand la Ville de Saint-Denis a mis ce projet en place, elle a mobilisé des moyens énormes à l'époque. La participation des habitants, c'est un réel travail, et c'est aussi un travail qui n'est jamais terminé. À Saint-Denis,

Pages 14, 16 et 24 : Écoquartier des Brichères, Auxerre (89), 2005-2014



c'est la Ville, c'est-à-dire ses services, les associations, les différents organismes, les élus... et bien entendu, les habitants qui se sont mobilisés sur ce projet urbain, et cela a été extraordinaire. Nous avons vécu des réunions fabuleuses. C'était vraiment très enthousiasmant. Il y a eu des moments

un peu violents parfois ; mais c'est justement là que se dosent aussi les intérêts des uns par rapport aux autres et que s'établissent des distances acceptables pour chacun. Jusqu'au moment où plus personne ne venait... Je suis allé voir les gens qui venaient d'habitude pour leur demander pourquoi ils ne venaient plus aux réunions publiques. Ils m'ont dit : « Maintenant vous savez ce que l'on veut. » Ils ne sentaient plus le besoin de venir. Leur partie était faite. Nous avons poursuivi nos chantiers qui étaient prévus, phasés, mais on a manqué pendant un moment de cette participation sociale. Aujourd'hui, pour la dernière grande tranche, elle réapparaît, les habitants s'expriment, donnent leur avis, leur programme. C'est très important pour nous car tout, dans l'urbanisme, est lié à l'organisation sociale. Dans les villages anciens, les gens y vivaient et y travaillaient et c'étaient eux qui construisaient physiquement, économiquement et culturellement leurs villages. Aujourd'hui, nous sommes, nous, dans la ville, face à des ruptures successives.

Et ces ruptures sont aujourd'hui extrêmement frappantes, les cellules familiales évoluent complètement depuis plus de trente ans et il faut aussi compter avec l'arrivée sur un même lieu de gens qui n'ont pas du tout la même culture, qui arrivent dans un habitat que l'on avait prévu pour d'autres. La musique est métissée, la cuisine est métissée, les vêtements sont métissés, l'architecture non. On construit toujours le même, immuable, logement social (ou privé) pour des familles traditionnelles (papa-maman-enfants), à la manière occidentale,

**la musique est métissée, la cuisine est métissée,
les vêtements sont métissés, l'architecture non**

qui concerne de moins en moins d'habitants. Les gens arrivent de l'autre côté de la Terre et ont des modes d'habiter mille fois plus intéressants desquels nous pourrions apprendre beaucoup de choses, comme par exemple la manière de ne pas diviser l'espace,

la manière de se regrouper, etc. La vraie concertation dans le logement social devrait consister à tirer des conséquences de ces nou-

veaux modes de vie. Nous en sommes loin, surtout que les logements ont perdu 9 mètres carrés depuis les années 1970.

R. G. Vous avez aussi travaillé sur les espaces scolaires qui sont un des archétypes de la contrainte, en termes d'espace. Quelle est votre approche de « l'habiter scolaire » ?

S. R. À la fin des années 1970, Jean Renaudie a réalisé l'école Einstein, à Ivry-sur-Seine, en travaillant avec des pédagogues et avec les enfants. Bien sûr, le temps de la construction a fait que ce ne furent pas les enfants qui avaient participé au projet qui en ont bénéficié. Mais il y a des continuités évidentes chez les enfants, comme les craintes et les envies. Dans un premier temps, il les avait fait dessiner mais le résultat ne fut pas très satisfaisant car les enfants redessinaient ce qu'ils connaissaient. Il a donc plutôt travaillé avec eux en discutant sur ce qu'ils voulaient. Par exemple, ils avaient en particulier demandé qu'il y ait un w.-c. avec un évier dans la classe. La raison était simple : quand ils avaient envie de faire pipi, ils voulaient y aller tout de suite sans quitter la classe, sans avoir à traverser toute l'école. C'est un peu comme un cocon, quand on y est bien. En mettant des toilettes dans la salle de classe, cela permettait aussi aux enfants d'avoir des w.-c. propres, où ils n'étaient pas agressés par les autres, etc. Mais c'était une révolution, et il a fallu là encore faire preuve de beaucoup de conviction pour faire accepter cette idée.

Également, les enfants voulaient des grottes, et un couloir secret ! Dans l'école Einstein, il y a des grottes qui fonctionnent très bien. La directrice m'a dit encore, en juillet dernier, que cela fonctionnait toujours, plus de trente ans après. C'est toujours le même plaisir : les grottes passent sous le bâtiment ; elles sont courbes, avec des petits bancs pour s'asseoir pris dans



© Serge Renaudie

la masse du mur. On peut passer d'une grotte à l'autre, avec au centre un couloir central. Elles sont toujours très fréquentées. À ces « grottes secrètes » s'ajoutent des jardins, dans l'élargissement d'un passage qui boucle l'école, qu'ils souhaitent également accessibles aisément.

Ils voulaient aussi des jardins... Il y a donc un jardin d'hiver à l'intérieur de chaque classe, avec de grandes verrières, et également sur le bâtiment qui est construit en terrasses. Comme elles sont toutes reliées d'un niveau à l'autre, les enfants peuvent ainsi « gravir » le bâtiment jusqu'à atteindre les jardins qui s'y trouvent.

Chaque classe module plusieurs espaces et peut se réunir avec sa voisine. L'espace central est traité comme une rampe entourée des rayonnages de la bibliothèque, elle descend un niveau pour aboutir à une aire de lecture. Cette rampe permet l'accessibilité aux handicapés. C'est encore le vide qui crée le lien et la continuité des espaces et des activités. Le vide est vraiment la dynamique qui gère les espaces de cette école et qui met en relation continue les différents moments passés dans l'école.

La cour, qui est en contrebas du niveau du quartier environnant, est entourée d'arcades passant sous le passage qui fait au-dessus comme un chemin de ronde. Ces arcades définissent comme une succession de chapelles où s'abriter.

Cette école est donc un ensemble d'espaces continus où s'organisent des appropriations libres. Les enfants ne connaissent pas les frontières, qui sont une invention d'adultes. Ils reconnaissent les passages mais ne les vivent pas comme des frontières ou comme des frontalités.

La réalisation de cette école n'a été possible que parce que l'architecte a travaillé avec des pédagogues. L'architecture a donc été transformée auparavant par la pédagogie, puis elle a à son tour provoqué des changements dans la pédagogie.

Dès que l'on fait quelque chose de différent dans l'éducation, on est en bute à des angoisses des parents et d'une partie du personnel. Au lieu d'intégrer les nouvelles connaissances pédagogiques sur les enfants et de s'ouvrir au plaisir d'apprendre, il y a trop souvent comme un retour à la contrainte. L'échange entre pédagogues et architectes est rare, terriblement trop rare, chacun restant dans son pré carré : l'enseignement d'un côté, l'esthétique de l'autre – le mélange est rarement fait. Et paradoxalement, c'est dans l'enseignement qu'on apprend le moins de l'autre...

R. G. On retrouve ces frontières, ce fractionnement de la ville, par exemple quand on voit certains espaces dédiés aux enfants, comme les aires de jeu...

S. R. Je refuse de faire des jeux pour enfants, j'en ai marre de voir des enfants sur ces jeux. Finalement, leur seul plaisir est d'utiliser ces jeux à l'envers, c'est-à-dire de monter sur le toit, sauter sur les barreaux, tordre le métal... car ils sont tellement « parfaits », sans aspérités aucune, que ce dont les enfants ont envie, c'est d'agir

seurs espaces et peut se réu-
ce central est traité comme
yonnages de la bibliothèque,
ur aboutir à une aire de lec-
accessibilité aux handicapés.
e le lien et la continuité des
e vide est vraiment la dyna-
es de cette école et qui met
différents moments passés

ebas du niveau du quartier
d'arcades passant sous le
comme un chemin de ronde.
comme une succession de cha-

nsemble d'espaces continus
priations libres. Les enfants
ntières, qui sont une inven-
issent les passages mais ne
s frontières ou comme des

le n'a été possible que parce
avec des pédagogues. L'archi-
mée auparavant par la péda-
provoqué des changements

hose de différent dans l'édu-
es angoisses des parents et
.. Au lieu d'intégrer les nou-
pédagogiques sur les enfants et
prendre, il y a trop souvent
rainte. L'échange entre péda-
rare, terriblement trop rare,
é carré : l'enseignement d'un
e - le mélange est rarement
c'est dans l'enseignement
e l'autre...

ères, ce fractionnement de la
n voit certains espaces dédiés
res de jeu...

s jeux pour enfants, j'en ai
sur ces jeux. Finalement, leur
s jeux à l'envers, c'est-à-dire
er sur les barreaux, tordre le
nt « parfaits », sans aspérités
enfants ont envie, c'est d'agir

dessus. À la place, nous faisons comme de
grandes sculptures, des « sculptures appro-
priables », nous installons des endroits avec
des gros rochers, des grands blocs rectangu-
laires en granite qui servent de bancs, des
murets en pierre qui délimitent des niches,
des espaces plantés, etc. On crée des mou-
vements de terrain et les enfants montent,
sautent, grimpent ou pas ; ils se dépensent
normalement, sans avoir à se balancer bête-

Cela marche très bien
car les enfants ont en géné-
ral beaucoup plus d'imagi-
nation que les adultes, et je
pars du principe qu'il vaut
mieux considérer les aires où
les enfants jouent comme des socles pour
qu'ils puissent développer leur imagina-
tion, sans que nous leur surdéterminions ce
qu'ils ont à y faire ! Rien ne sera jamais aussi
beau qu'un immense caillou, une immense
pierre. Si on écoutait les enfants, ils nous
diraient qu'ils veulent des rochers grands
comme des îles, avec des petits ponts en
pierre et sur les grands rochers, il faudrait
qu'il y ait un lac et qu'il y ait un pont qui
traverse le lac, etc. Leur imagination est
infinie. Depuis quelque temps,
je rêve d'une commande pour
réaliser, dans une ville, un parc
à thème sans thème, une forêt
de Fontainebleau aménagée un
peu autrement...

R. G. Il y a la question des amé-
nagements et de la circulation ;
mais ces espaces ont aussi
besoin de clôtures, même sym-
boliques, ne serait-ce que pour
être repérés...

S. R. C'est vrai que, parfois, il
y a besoin de barrières mais il
s'agit de savoir de quelle bar-
rière on parle : faut-il mettre
des grilles autour des aires de
jeu ? Pour qu'elles soient cas-
sées ? Dans un nouveau square

actuellement en chantier, à Épinay-sur-Seine, nous
surélevons les abords avec de grandes butes plantées
d'arbres et nous utilisons de grosses pierres pour blo-
quer la terre et empêcher les plus petits de partir trop
vite ; on peut aussi s'y asseoir, en plus des bancs et
des tabourets en granite disposés un peu partout pour
créer des petits « salons ». Les accès sont des allées
bordées de gradins en pierre avec la végétation qui
redescendra sur ces enrochements. Ces allées forment

**l'échange entre pédagogues
et architectes est rare,
terriblement trop rare**

comme des couloirs, assez longs pour qu'un parent
ait le temps de se rendre compte que
son petit enfant s'éloigne. Il fallait aussi
proposer quelque chose pour empêcher
les scooters de passer ; pour cela, nous
avons magnifié les entrées avec des
constructions en grandes dalles en gra-
nite, une dalle centrale et des dalles de chaque côté,
créant une sorte de chicane. Cela apparaît comme une
énorme sculpture et on a choisi un très beau granite
poli, carmin et noir. Pour les petits, cette chicane sera
un slalom ; les plus grands vont sauter, ils vont traverser
n'importe comment, mais c'est solide, c'est fait pour. Ce
jardin est, comme souvent dans mes réalisations, une
ode à la pierre, taillée ou naturelle, polie ou brute. Les
enfants, comme les adultes, savent se les accaparer,
s'en servir comme support de jeu ou comme lieu de
repos, de lecture, ou comme salon où discuter.



© Serge Renaudie